

Pour les Collaborations Sociales

LÉON HARMEL

Les trois grands amours
d'une grande vie sociale :
L'OUVRIER
LE PAPE
LE CHRIST

Discours prononcé dans la Basilique de Montmartre

pour le centenaire du Bon Père Léon HARMEL

le 3 Janvier 1929

PAR

Sa Grandeur Monseigneur TISSIER

Evêque de Châlons



COMITÉ

du Centenaire de

LÉON HARMEL

" Editions Spes "

17, Rue Soufflot, 17

PARIS (V^e)

CETTE ÉDITION

Le texte est reproduit en entier, d'après l'édition de 1929. Il a été recomposé dans l'esprit de l'original : pages de titre et titres suivent la mise en page du livre ; l'illustration a été découpée dans le document numérisé et restaurée. L'orthographe et la ponctuation de l'époque sont conservées ; 9 coquilles évidentes de l'imprimeur ont été corrigées.

Les notes numérotées sont celles de l'ouvrage ; elles sont numérotées ici à la suite, du début à la fin. Les notes marquées d'un astérisque * ont été ajoutées pour cette édition, afin d'éclairer le contexte historique.

Léon Harmel, le Bon Père du Val-des-Bois

leonharmel.com

Transcription établie d'après un exemplaire numérisé.

Document original : collection particulière.

Version du 6 octobre 2026.

Excellence,¹

Monseigneur,²

Mes Frères,

Nous sommes rassemblés pour célébrer le centenaire^{*} d'un homme prodigieux en œuvres, en vertus et en paroles, qui, sans avoir jamais rempli de fonction publique ni tenu aucune place dans les Parlements, ou les Académies, trop étranger peut-être et je veux dire inconnu au monde de la pensée humaine, du fond de sa lointaine Champagne, a exercé sur le monde du travail une influence et une emprise qu'aucun autre homme de son siècle n'a égalées. Bien que de son vivant la nouveauté bienfaisante de ses merveilles du Val-des-Bois ait porté son nom aux extrémités du pays, et qu'il ait lui-même prêté sa voix ardente à toutes les initiatives catholiques, la grande guerre qui détruisait son usine et couvrait tout alors du seul bruit du canon, l'a laissé s'éteindre simplement et saintement comme il avait voulu vivre, sans que la foule des siens et la foule aussi des ouvriers et des admirateurs de ses réalisations incomparables, ait pu lui rendre les hommages qu'il méritait à tant de titres.

Au centième anniversaire de cet animateur génial du mouvement social et chrétien le plus généreux et le plus fécond qui ait été tenté jusqu'ici, on a eu la délicate pensée de choisir, sous votre présidence aimée, Excellence, cette basilique de Montmartre où il a tant rêvé de son idéal et tant prié, comme lieu de rendez-vous de tous les dévôts de sa mémoire, et de tous les amis des travailleurs, de la Papauté et du Sacré-Cœur. Rien ne pouvait le réjouir davantage au séjour de son éternité que cette rencontre ici, à ce foyer du divin amour, de sa

1. S. Ex. Mgr Maglione, Nonce apostolique.

2. S. G. Mgr. Crépin, Evêque de Tralles.

^{*} **NOTE** La couverture et la page de titre datent ce discours du « 3 Janvier 1929 ». Le centenaire de la naissance de Léon Harmel (17 février 1829) fut célébré à Montmartre le dimanche 3 février 1929, date que donne la notice de la Bibliothèque nationale de France : « Janvier » est sans doute une coquille.

pensée toujours vivante et de la vôtre toujours active, tant il est vrai comme on a dit de lui ainsi que du Maître que « tout ce que Harmel a touché, c'est du feu », qui ne s'éteint plus.

N'ayant eu l'honneur de voir qu'une seule fois le Bon Père à War-mériville, quelques mois avant la guerre, en la fête annuelle du Syndicat agricole de la Champagne, je ne dois pas à des souvenirs personnels la périlleuse mission de faire en votre présence la synthèse de son histoire ; mais on a cru que l'Evêque de la Marne, plus imprégné que d'autres des effluves plus proches de son action, vous la dirait avec un accent de terroir plus filial. Sans autre façon, sûr de votre indulgence ainsi prévenue, j'ai accepté. Mais ne pouvant alors raisonner des faits que comme les livres — ce que Léon Harmel n'aimait pas — et cependant, en vue de cet éloge funèbre, j'en ai lu de forts complets et de forts beaux, dressés naguère en deux stèles grandioses sur sa tombe, je fractionnerai nécessairement par des divisions classiques le héros dont un orateur peintre eût fait sans doute un seul magnifique tableau. Puisse finalement, du moins le mien un peu épars apparaître à ceux de vous qui l'ont connu assez ressemblant des facettes rejointes du triptyque que je me propose de composer à sa gloire, en vous présentant successivement celui à qui le langage populaire a donné un nom d'inoubliable paternité, comme l'*homme des ouvriers*, l'*homme du Pape*, et l'*homme du Christ* ! Après tout, ces trois grands amours ne sont-ils pas bien le résumé, en ses phases diverses, de sa grande vie sociale, et la raison même de l'intérêt que vous portez à cette solennité ?

I

J'aurais pu, mes frères, montrer aussi dans le Bon Père l'homme de la famille ; mais je n'ai pas cru devoir franchir les portes réservées de ce sanctuaire domestique. Au reste, la sienne est là tout entière : immense patriarcat dont les traditions catholiques pieusement conservées comme un trésor sont le plus éloquent des panégyriques. Dans le mot respectueux dont je me contente de saluer sa présence, je mets l'hommage ému de toute cette foule ; et contraint d'omettre bien des détails d'une si vaste histoire, je commence en disant tout de suite que, placé dès sa 25^e année à la tête de la filature de son père, Léon Harmel s'y est révélé d'abord, en pleine maturité déjà, comme *l'homme des ouvriers*.

Au préalable, il a l'intelligence, indispensable à qui veut leur faire du bien, de leur état d'âme : et cet état est celui d'une déchristianisation presque complète et d'une immoralité consécutive qui se prête à toutes les amertumes et à toutes les revendications de la haine. N'a-t-il pas appris par une fréquentation personnelle de l'usine où conduit dans les milieux populaires la simple absence de Dieu ? Et devenu patron par droit de conquête, comme il l'exigera plus tard de ses fils, c'est-à-dire en maniant parmi les apprentis, au sortir de ses classes, de ses rudes mains, l'outil de l'artisan, il s'est, de bonne heure, rendu compte, par surcroît, de leur souffrance et de leur misère souvent imméritée, comme dira un jour Léon XIII.

Alors il jette autour de lui ce cri qui ne sera pas qu'un cri de compassion, mais qui deviendra un cri de résurrection : Où sont les responsables ? Ne serait-ce pas ceux qui n'ont pas compris les besoins du peuple, qui ne l'ont pas enseigné, qui n'ont pas tenté de l'atteindre et de le relever, qui n'ont rien fait pour empêcher que la civilisation sans Dieu ne s'impose et ne prescrive dans le régime économique moderne,

et qui n'ont pas su montrer à la foule que quiconque blasphème le Christ l'opprime.

Plein de ces pensées rédemptrices, Léon Harmel va tout mettre en jeu, — jusqu'à faire composer un *catéchisme du patron* — pour troubler d'abord les consciences des industriels, ses confrères, et pour les conquérir à sa conviction profonde que la question sociale n'est pas seulement « une question de subsistance et d'estomac » — bien qu'un minimum de bien-être soit nécessaire à la vertu, — mais une question de dignité et d'ascension populaire en même temps qu'une question de cœur et d'amour...

Dans l'état d'infériorité douloureuse où ont toujours laissé les ouvriers les essais d'émancipation par le dehors, que ce soit la simple philanthropie, ou même la charité qui les inspire, il a saisi en effet leur paupérisme et leurs nécessités d'âme, leurs impatiences des contraintes, leurs légitimes aspirations, leur volonté qu'on reconnaisse enfin leurs droits et leurs instincts de hausser leur condition. Le régime du patronat pratiqué jusqu'ici, si généreux soit-il, ne répond pas à ces ferments de liberté et d'élévation qui agitent intérieurement la foule, plus avide d'être grandie moralement que d'avoir même de hauts salaires, plus sensible peut-être à l'honneur qu'émue de son insécurité familiale.

Que faire donc pour améliorer le sort des ouvriers, pour réaliser par leur transfiguration ce qui semble la grande œuvre sociale et qui serait le salut national de demain ?

Devant le problème posé, il s'agit moins pour Léon Harmel de les secourir — ce à quoi il ne manquera jamais par tout un vaste réseau d'institutions économiques qui ont prévu toutes les détresses et tous les encouragements — que de les éclairer, que de les former, que de supprimer pour eux les apparences de tyrannie, que surtout de les traiter en hommes, que d'éveiller leurs initiatives, que de leur donner le sens de leurs responsabilités, que de les mettre en valeur, que de développer leurs compétences, que de les faire agir, que de leur ap-

prendre à réagir contre l'individualisme et à se faire les artisans de leur propre relèvement, que de les obliger à se rompre par leur propre expérience aux affaires et que d'habituer l'élite ainsi formée à tendre la main aux autres pour les faire monter derrière elle.

Mais créer ainsi des hommes qui vont contribuer après leur propre ascension, à l'élévation des camarades : c'est toute une révolution qu'Harmel tente et va réussir. J'ose dire qu'il y a presque du génie dans l'originalité de sa méthode. Quand il l'exposera pour la première fois à Nantes, en un retentissant Congrès, avec les réalisations déjà acquises au Val-des-Bois, on l'appellera une découverte : la découverte de Léon Harmel. D'autres la nommeront, en souriant peut-être un peu, un événement : c'en devait être un plein de sociale fécondité.

Il avait pour principe et pour point de départ l'autonomie de l'ouvrier substituée dans son usine au régime du mécanisme et de la servilité, et comme moyen l'introduction dans le gouvernement des travailleurs du *Conseil d'usine*, c'est-à-dire en somme la participation à l'autorité patronale d'autorités secondaires sorties du rang. Rien ne grandissait l'ouvrier comme cette accession librement consentie à la conduite de sa maison ; rien ne l'encourageait mieux à y apporter tous ses efforts personnels, et rien ne l'y attachait plus sûrement, quand il savait que le succès du patron serait le sien. Tant qu'on ne lui demandait qu'un rendement aveugle, et qu'on ne l'actionnait que vers un but incompris, rouage ignoré et souvent grinçant, dans l'immense machine, il se désintéressait avec amertume de l'affaire et n'attendait qu'avec ingratitude la paie hebdomadaire. Mais devenu participant — je ne dis pas des bénéfices, ce qui est un autre problème, — mais de la direction par un choix des camarades que motivera sa valeur ; et se sentant bien *chez soi* à son atelier et devant son métier, comme le disait fièrement un jour à un contremaître nouveau venu, tout en acceptant ses justes reproches, un ouvrier menacé de renvoi ; libre enfin de soumettre au patron sa pensée, ses revendications, ses observations suggestives, ses trouvailles, comme il va apparaître un autre

homme avec son relief distingué et ses initiatives écoutées ; et comme avec des hommes pareils va se transfigurer la physionomie de l'usine. Telle fut la découverte d'Harmel.

Il y fallait au préalable, parmi l'élite tout au moins, une habile et forte éducation des esprits, une formation professionnelle soignée et largement humaine. Le Bon Père y pourvut d'abord par la création de multiples cercles d'études, où, en dehors des abstractions trop souvent coutumières à ces assemblées et toujours ruineuses de semblables entreprises, se préparaient, sur toutes les questions pratiques du travail, des réalisations de plus en plus concrètes. Les ouvriers les meilleurs s'y passionnaient, comme ce Robert, socialiste de la veille converti, qui fut l'artisan magnifique et l'orateur inégalable des premiers Congrès ouvriers ; et la masse des autres, enveloppée dans une atmosphère d'universelle confiance, et non plus seulement résignée à son sort, mais voyant que dans la communauté des pensées et des efforts, il s'améliore tous les jours, commence de constituer une immense famille où, pendant 50 ans, la pensée même d'une grève n'est pas née. Le chef en est le Bon Père ; et il y gagne en autorité, parce que donnant l'impression qu'en la partageant, il veille vraiment pour le mieux, aux intérêts de tous, il est obéi plus volontiers de ceux à qui il a fait ainsi comprendre ses pensées bienveillantes, et que, mieux renseigné à son tour, il voit ses ordres éclairés exécutés avec d'autant plus d'empressement qu'ils ont été d'avance affectueusement consentis.

Mais il faut dire ici, qu'importe avant tout extrêmement la personnalité qui commande, et celle d'Harmel a toutes les influences heureuses, parce qu'il a toutes les manières, toutes les puissances et toutes les délicatesses d'aimer. Comment ne pas se prêter tout entier à son action patronale de maître de responsabilités, d'éveilleur d'initiatives, de promoteur de compétences, de précurseur d'ascension populaire, quand, au rebours de ceux qui voulant bien agir sur le peuple

n'agissent pas pour lui, le Bon Père ne cherche visiblement le « bien de l'ouvrier que par lui, avec lui et jamais sans lui ».

Cette estime sincère du travailleur, qui lui faisait dire cette profonde parole que « tout ce qui n'est pas populaire ne paraît pas mériter nos efforts » — est essentielle, mais elle est conquérante. Elle était montée au cœur d'Harmel jusqu'aux sommets de l'affection. C'est qu'il n'en avait pas étudié la nécessité dans les livres, mais dans les âmes ; et là il avait reconnu que, sans cet amour, il n'y a ni éducation ni collaboration féconde. Aussi aimait-il intensément son personnel, avec une sorte de passion, se faisant un devoir et prenant plaisir d'habiter près de lui, pour lui donner l'exemple de toutes les vertus sans doute, dans la simplicité et l'austérité d'une vie patriarcale, loin du luxe qui effarouche les humbles ; mais surtout pour être tout prêt, en toute circonstance, à lui témoigner plutôt son dévouement qu'à lui montrer son autorité, et disposé toujours dans l'intimité d'une existence presque commune non pas tant à arranger les conflits — ce qui lui était une spécialité — qu'à les prévenir.

Sorti du peuple, disait-il, il voulait rester de son bord, hormis le péché, heureux de palper pieusement dans ses rencontres quotidiennes les mains calleuses des ouvriers, ses pairs et ses enfants, pour y retrouver les glorieux stigmates du travail qu'avaient laissés les outils du charpentier dans les mains de Jésus, au grand scandale un jour d'Elise Veillot, qui, oublieuse que son père avait été tonnelier, ne se représentait le Maître que descendant du Thabor.

Cet amour exceptionnel et prodigieux d'Harmel pour ses ouvriers — qui le faisait inlassablement se mêler à leurs conseils dont il présidait au besoin 40 séances par mois, comme à leurs fêtes syndicales où il était la bonne humeur incarnée, comme à leurs épreuves et à leurs deuils dont il était le confident attentif et le consolateur-né, lui était inspiré par un sentiment de gratitude et de justice. Outre les services qu'il en recevait, n'était-il pas responsable d'eux envers Dieu qui lui avait confié leurs corps et conséquemment leurs âmes, également be-

sogneux du pain quotidien ; responsable aussi envers la société que l'usine a battue en brèche, en dissociant par le travail outrancier les biens de la famille, en enlevant aux enfants la protection du père et de la mère, et en créant par toutes les promiscuités de l'atelier la démolition publique ? Il y avait là une double injustice à réparer. Harmel remédiera à l'une et à l'autre par la restauration dans son usine de *l'antique corporation chrétienne*, sans laquelle, en dépit des avantages matériels, elle resterait le centre de tous les dangers pour la foi et le foyer de toutes les tentations pour les mœurs. En attendant, pour sa part, s'il traitait si paternellement ses ouvriers, si malgré les rebuffades et les humiliations, il leur prodiguait les attentions les plus délicates, s'il les recevait à tour de rôle à sa table, si on lui faisait du mal quand on n'en disait pas de bien, s'il n'y pensait pas sans éprouver une émotion d'amour — ce sont là ses propres mots — c'est qu'il entendait, par esprit de réparation, être le père d'une grande cité des âmes dont le prix, avant tous les gains, était son religieux souci.

Et il joignait à cette affection de justice pour ses hommes, comme il les appelait, un sentiment de patriotisme singulièrement avisé. Ses ouvriers, n'était-ce pas, en nos temps modernes, l'élément principal de la nation. Pour la sauver, il fallait donc conquérir l'âme des ouvriers, atout et enjeu à la fois, qui tiennent en mains par le bulletin de vote les destinées du pays. Cet apostolat, qui renouvelait en quelque sorte l'originale entreprise de François d'Assise, instituant au Moyen-Age son Tiers-Ordre pour arracher le peuple de son époque aux étreintes de la féodalité, fut toute sa vie la passion d'Harmel, et il dira en ses dernières années, que pour lui il a « versé tout le sang de son âme ».

Oui, c'est pour lui qu'après avoir grandi ses ouvriers jusqu'à la conscience des responsabilités, jusqu'à la valeur morale, jusqu'à l'autonomie et jusqu'à l'autorité professionnelle, par tout un ensemble d'organisations sociales, impossibles à citer ici : mutualités, syndi-

cats, caisses de retraite et d'accidents, allocations familiales, semaine anglaise, qui au Val-des-Bois ont prévenu les encycliques, les coutumes et les lois, convaincu que sans l'Evangile les meilleurs des artisans sont incapables de gouverner leurs affaires, et que la patrie qui ne peut être sauvée que par l'appui de la foule, ne le sera que lorsque Dieu y règnera, il a voulu pénétrer d'esprit chrétien chacune de ses institutions comme du seul ferment nécessaire à faire lever toute la masse.

Les initiatives et les vertus humaines en effet sont insuffisantes aux résurrections des peuples. Elles apportent quelquefois aux maux constatés des palliatifs de valeur, mais non des remèdes intégraux. La guérison totale est dans le Christ seul : *non est in alio aliquo salus*. Sans lui, on dresse des façades sociales d'apparence trompeuse, mais faites d'un ciment qui ne tient pas. Et c'est en vain qu'on essaie de bâtir, à côté de lui, des cités. Toujours précaires, au premier vent mauvais elles s'écroulent : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt*.

Voilà pourquoi Léon Harmel, qui aime ses ouvriers et son pays, entend mettre à la base de tout ce qu'il réalise, pour le rendre stable et fécond, et l'enseignement du Christ et son pur esprit. Voilà pourquoi la chapelle de son usine domine les ateliers. Voilà pourquoi le culte de Notre-Dame et la dévotion au Sacré-Cœur y tiennent la première place. Voilà pourquoi toutes les Associations économiques s'y tournent en confréries. Voilà pourquoi, dans l'absolue liberté du bien, les pratiques chrétiennes eucharistiques deviennent l'habitude commune. Et voilà comment, sans obligation d'aucune sorte, mais dans la facilité d'une religion entraînante, se constitue, en dehors de tout parti politique, la splendide corporation chrétienne du Val-des-Bois, et voilà comment s'y baptise silencieusement, mais efficacement, avant que le Pape l'ait demandé, la démocratie chrétienne.

Du fond de la Champagne, elle rayonne au loin, avec toutes ses réalisations et ses attirances. D'ailleurs Léon Harmel en porte par-

tout, dans les Congrès et jusque dans les séminaires et dans les cloîtres, la transfigurante idée. Il en est l'apôtre national ; on a dit l'inlassable semeur, et la figure vaut : car, à son soleil, d'abondantes moissons d'œuvres similaires lèvent.

Des grandes villes aux humbles villages, c'est, sous ses chaudes impulsions, une efflorescence du moins des plus généreux essais. L'épiscopat de France et de l'Etranger devient attentif à sa méthode, que le Cardinal Gibbons emprunte et importe en Amérique, tandis qu'elle reçoit les approbations du Pape. Et dans les répités que lui laisse le labeur de son apostolat, il accueille au Val les visiteurs les plus divers qui viennent s'en inspirer. Sympathique avant tout à tous les prêtres dévoués au peuple, qui y affluent, il se plaît à former lui-même à la pratique de ses initiatives, dans des semaines d'études inoubliables, l'élite des jeunes clercs.

De tous ces concours et de ces efforts naîtra un jour, sans rien diminuer des succès progressifs de Warmériville, ce que la science sociale catholique a pratiquement créé de meilleur et de plus fécond : je veux dire, en notre région, le *Syndicat agricole de Champagne*, et en France, l'*Union fraternelle du Commerce et de l'Industrie*, devenue la *Fédération française des Professions*, en attendant que surgisse à son tour des mêmes inspirations la *Confédération française des Travailleurs chrétiens*.

Tel est en raccourci, sans parler des *Semaines sociales* entrevues, le bilan glorieux du plus grand promoteur de vocations et de créations sociales au siècle passé, de l'homme admirable devant qui doivent s'effacer comme devant leur prince, tous ceux qui ont fait de l'amour des ouvriers leur idéal sacré.

Et le mérite en grandirait singulièrement à vos yeux, si, m'étant promis de n'apporter ici aucune parole de division, je pouvais vous dire au prix de quelles difficultés, de quelles contradictions calomnieuses, de quelles incompréhensions, de quelles résistances héroïques, de quelles fatigues de toutes sortes, de quelles amitiés mises

à l'épreuve se sont accomplies les merveilleuses réalisations que je viens simplement d'énoncer.

Il a dû, sans le réduire, lutter un quart de siècle contre les conceptions sociales respectables d'autres patrons, absolument contraires à ses méthodes. Il a, durant des années, travaillé en vain à la meilleure orientation sociale, et à ce qu'il appelait la réforme d'une organisation populaire de nom comme la sienne, mais insuffisamment démocratique à son gré, dont il fut le président et qu'il aimait presque en père, je veux dire la grande *œuvre des Cercles catholiques*.

D'autres lui reprochaient amèrement parfois d'organiser, avec ses institutions, le peuple contre la société et de favoriser ainsi le socialisme. Ils ne se rendaient pas compte, ceux-là, que l'organisation populaire étant désormais dans les instincts de la foule, elle se ferait fatalement contre les catholiques, si elle se faisait sans eux...

Harmel ne le pouvait vouloir. Il tint bon jusqu'à la fin, sans colère, dans ces conflits d'idées, tolérant les autres, mais fidèle aux siennes. Si pourtant on le vit combattre avec autant d'ardeur que de franchise la psychologie sociale de ses meilleurs amis comme de Mun et la Tour du Pin, il demeurait inlassablement dévoué à leur personne, et c'est un grand exemple. C'est en même temps pour lui un suprême honneur que d'avoir fait survivre à toutes les attaques le premier amour qui le caractérise : l'amour des ouvriers.

II

Comme il fut en premier lieu leur homme, mes frères, il fut en second lieu *l'homme du pape*, et à le contempler aujourd'hui, en votre présence, Excellence, dans cette attitude filiale, il y a, n'en doutez pas, sans même qu'on les exprime, de grandes leçons à recueillir, pendant que s'affirmera hautement un grand hommage.

Par une attention délicate envers l'éminent Pontife que fut Léon XII, son père et sa mère avaient donné à celui qui devait surtout s'appeler le Bon Père, le prénom de Léon. C'était un préalable attachement vers lequel il inclinait par tradition de famille et par penchant d'éducation. Ses premiers maîtres du collège de Senlis lui avaient fortement inculqué le dévouement aux idées romaines ; et hanté déjà par le service du peuple qui sera sa destinée, alliant d'ailleurs par avance les deux grands amours de la démocratie et de la Papauté, il était prêt à souscrire, tout de suite, aux paroles d'Ozanam sur les insurgés de 1848, reportant triomphalement à St-Roch un Crucifix ramassé dans les ruines des Tuileries : « Sacrifions nos répugnances et nos ressentiments pour nous tourner vers cette démocratie, vers ce peuple qui ne nous connaît pas : Passons aux Barbares et suivons Pie IX. »

Des événements de santé dans la famille allaient bientôt mettre Léon et son père aux pieds mêmes de ce Pontife. Ce premier contact ne devait faire qu'accroître leur dévotion : car « nous étions tous ultramontains au Val, et tout de Rome nous intéressait. ». Antérieurement à ce voyage, les livres de caisse de l'usine mentionnaient déjà en effet pour le Pape, une part annuelle de cinq cents francs prise sur les bénéfices ; et une somme de cinq mille francs, joyeusement versée alors à l'emprunt pontifical, paraissait à peine suffisante à la famille...

Le séjour à Rome leur fut un enchantement : « Nous suivons le Pape partout, raconte Léon, chaque fois qu'il se rend en cortège, soit à St-Pierre, soit au Latran, soit à Ste-Agnès » ; et ils prennent un

plaisir d'enfants à se mettre sur son passage quand il va faire, en ces temps lointains de liberté, sa promenade en ville. « Aussi ce voyage a eu une influence décisive sur ma vie, écrira 45 ans plus tard, le Bon Père ; et c'est lui qui m'a conduit dans la suite, à organiser les pèlerinages de la France à Rome.

S'ils ont été, ces pèlerinages, au jugement de Léon XIII, les meilleurs jours de son Pontificat, et si par eux Léon Harmel fut l'homme de France qui lui a fait le plus de plaisir, ils ont été aussi dans l'histoire du Bon Père un point culminant de son existence... Ils méritent un pieux souvenir.

Pie IX, qui avait béni six mois avant sa mort, le *Manuel d'une corporation chrétienne*, avait été jusqu'à la fin, parmi les ouvriers du Val, l'objet d'un culte filial. Mais devinant les émotions qui devaient étreindre l'âme du nouveau Pontife, en montant à sa place, sur le Siège de Pierre, à une heure si inquiète, Léon Harmel, dès le lendemain de l'élection de Léon XIII, lui adressait ce télégramme : « Respect, amour et soumission de vos enfants du Val des Bois » ; et le même soir partait au Vatican, couverte de 400 signatures, une promesse de dévouement absolu.

Mais l'homme du Pape qu'il était déjà, comprend vite qu'il y avait mieux à faire ; et le voyant captif en son palais, malgré les revendications les plus solennelles, il rêve de sa délivrance. Plus ou moins inféodés à la Franc-Maçonnerie, les gouvernements, c'est sûr, ne feront rien pour elle. Le moyen de les émouvoir, c'est de provoquer dans les masses une puissante agitation en faveur des droits imprescriptibles du Saint-Siège ; c'est par conséquent de faire pénétrer dans le peuple chrétien, par les pèlerinages, une connaissance plus réelle de la situation du Pape, et de lui attirer par suite une sympathie plus effective.

Un second motif inspire Harmel. En conduisant à Rome les ouvriers et leurs patrons, il espère, en même temps qu'un rapprochement entre le monde du travail et le Souverain Pontife, des directives

autorisées pour remédier aux bouleversements apportés par le libéralisme païen dans le régime économique.

Le vrai docteur qui peut éclairer le domaine moral où se meut la question ouvrière, n'est-ce pas le Pape ? « Lui seul, a-t-il écrit, peut indiquer les limites si controversées de la justice et de la charité aux hommes de bonne volonté, que sont les patrons chrétiens, mais élevés dans des doctrines manchestériennes aveugles ». « Si je pouvais les conduire à Rome avec leurs ouvriers pour y recevoir les disciplines et les encouragements du Pape, la réalisation de l'usine chrétienne aurait fait un grand pas. »

Il y a plus, pensait-il. Au milieu du découragement universel qui s'est emparé des masses tant de fois trompées, le peuple sent en lui-même une vague aspiration vers une autorité qu'il ne connaît pas encore, et qui lui donnera le règne de la justice. Quelle autorité sur terre était plus prédestinée que la Papauté à remplir ce rôle ? Pourquoi, mieux comprise du peuple, ne serait-elle pas acclamée un jour comme la clef de voûte de l'ordre social, comme l'incarnation de la justice et de la miséricorde dans l'humanité ? Pourquoi le Pape ne serait-il pas reconnu pour le rédempteur du monde du travail ?

Telles sont les hautes et surnaturelles pensées qui firent de Léon Harmel le missionnaire de la France ouvrière à Rome, et d'où naquirent les pèlerinages et tout le mouvement romain, dont les raisons demeurent actuelles comme hier. Et ainsi le Bon Père — comme il le demandera lui-même, en un solennel congrès international des Tiers-Ordres franciscains, tenu à St-André-de-la-Valle en 1900 — se montrait l'homme du Pape par son intelligence d'abord, en se faisant l'apôtre de sa pensée ; par sa volonté ensuite, en se déclarant d'avance le disciple-né de ses directives : et par ses œuvres enfin, en étant prêt à les orienter toujours dans l'unique sens pontifical.

Nous n'avons pas à retracer ici l'histoire très diverse et quelquefois mouvementée de ces pèlerinages, inaugurés en 1885. Mais ce qu'avait prévu Harmel se précisait et s'intensifiait à chacun d'eux : à savoir,

du côté des pèlerins, l'acte de foi social qui allait détourner la malédiction pesant depuis des années sur l'industrie, et la confiance grandissante du peuple envers le Vatican ; et, du côté de Rome, le souci manifeste de l'Eglise Catholique pour le bien-être public, la sympathie visible du Pape pour les institutions corporatives, la séparation très nette du socialisme d'Etat et du libéralisme absolu, un enseignement social de plus en plus conforme aux réalisations du Val-des-Bois.

Voilà ce que constataient, en 1890, dans un enthousiasme qui avait gagné Rome entière les 10.000 ouvriers et patrons, qu'Harmel avait promis d'amener aux pieds de Léon XIII. Le Bon Père en revenait proclamé « cocher d'honneur » par les *vetturini* romains auxquels il avait donné ses préférences sur les agences de transport... Ce n'était qu'un remerciement fraternel de prolétaires à un sincère ami.

Mais le grand Pape avait pris, lui, une connaissance personnelle de tout ce que le Val-des-Bois, sans philosopher, avait, dès longtemps réalisé de pratique pour améliorer la condition des ouvriers dans tous les domaines du travail. Et s'élevant d'un coup d'aile, — pour l'approuver et le codifier en quelque sorte — aux sommets de la question sociale, il jetait le 15 mai 1891, sur le monde ouvrier, qu'il défendait et grandissait à la fois, son immortelle encyclique « *Rerum novarum* » comme un Baiser du Christ à ses pauvres. C'était la récompense pontificale aux pèlerinages d'Harmel. Quelle auguste consécration !

Il fallait de la part de la France un mouvement immense de reconnaissance. 20.000 Pèlerins français accoururent à Rome, en septembre 1891. Entourés dans les cours du Vatican de 80.000 curieux, ils donnèrent un spectacle grandiose. La Franc-Maçonnerie s'en émut, et pour le plus mince des incidents fit tourner le triomphe en émeute. Le pèlerinage en fut disloqué et se dispersa silencieusement... Le Pape jusque là prisonnier en devint peut-être otage... N'importe. L'hommage était rendu, et un vieux barde breton pouvait, avant de partir, chanter à Léon XIII, en un refrain que reprit toute la foule ardente : « O Vicaire du Christ, la France t'aime encore. ».

Le Pape, oubliant l'épreuve n'en ménagea pas moins jusqu'au bout à Harmel, dans une intimité de relations et de pensées qui se renouvelait à chaque rencontre les plus délicates attentions d'estime et des plus exquises paroles de gratitude. Corroborées par un bref, elles demeurent dans la famille, comme une charte de bénédiction et de noblesse. A celui qui de tant de manières déjà avait été l'homme du Pape, que pouvait-on refuser ?

L'occasion de se révéler à nouveau disciple toujours fidèle du Saint-Siège, n'allait d'ailleurs pas tarder. Le fameux toast d'Alger ayant posé la question du ralliement, il s'imposait que le Pape, qui dans ses précédentes disciplines et allocutions consistoriales avait précisé le devoir civique et le devoir social, précisât aussi le devoir politique. Après avoir rappelé aux premiers jours de 1890, dans l'encyclique **Sapientia Christiana**, que l'Eglise n'est opposée à aucune forme de gouvernement, il faisait donner aux évêques de France, en fin d'année, par le cardinal Rampolla le sens vrai du toast de Lavignerie ; et dix-huit mois après, dans une Encyclique aux Français, il leur traçait lui-même ses directives — où, bien que distinguant avec soin entre le régime et la législation, il demandait nettement une acceptation loyale du pouvoir établi.

Ce fut comme naguère, en une autre circonstance, une levée de boucliers, avec des oppositions sournoises ou déclarées, qui devaient se poursuivre longtemps.

Léon Harmel comprit alors les cœurs qui souffrent et les consciences troublées, mais soumis sans réserve aux enseignements du Pape, il déclare que « pour lui, même ses conseils seraient des ordres. » « Qu'est-ce donc, ajoute-t-il, que notre petite théologie à côté de celle du prince de la doctrine ? Je suis, quoi qu'il advienne, papiste intransigeant », et il ne veut croire au salut de la France que dans l'accomplissement intégral des trois devoirs civique, social et politique — tel que venait de les proclamer Léon XIII en des pages magistrales qui s'enchaînent et se complètent.

D'assez longues années allaient s'écouler après cela pour le Bon Père, dans une fidélité discrète qui le tenait tout entier aux prises avec ses œuvres sociales, et occupé à monnayer, comme il disait, les leçons de l'Encyclique « *Rerum Novarum*. »

Mais Léon XIII ayant témoigné, en 1897, le désir que l'on reprit les pèlerinages, l'homme du Pape va se retrouver avec ses suprêmes activités. Aux résistances qu'on lui oppose, il répond par les impressions d'enthousiasme qu'ont éprouvées en allant au Vatican et que conservent tous ceux qu'il appelle les Romains. « Si Rome n'a pas apostolisé tous ceux qu'elle a touchés, dit-il, elle en a du moins transformé beaucoup en héros de nos œuvres. Au reste, les pèlerinages ouvriers marquent une date historique, en même temps qu'une étape sociale de l'Eglise. Ils ont été comme une nouvelle consécration des droits populaires par la Papauté. Des esprits supérieurs les regardent comme de grands facteurs de la résurrection sociale. On les recommencera.

A vrai dire, sous des apparences de difficultés politiques, les objections venaient surtout des conservateurs qui, décidés à rester sourds aux directives de Léon XIII, ne tenaient pas à voir se multiplier les occasions de recevoir ses conseils paternels. Harmel qui ne désirait, lui, que mieux connaître les intentions du Pape, fit l'impossible pour réaliser un nouveau pèlerinage.

C'était le temps où le Souverain Pontife voulait préciser, au milieu de disputes sans fin, le vrai rôle de la démocratie chrétienne. Il en avait donné des définitions adéquates qui vous sont présentes et que je n'exposerai pas. Mais comme, aux yeux de la foule, une doctrine n'est jamais aussi claire que lorsqu'on peut la lui montrer incarnée dans un homme, le Saint-Père avait voulu qu'à l'audience solennelle du 8 octobre 1898, où il devrait dire sur la démocratie toute sa pensée, Harmel se trouvât en évidence au milieu de la cour pontificale ; et pour qu'aucune méprise ne fût possible sur la démocratie qu'il approuvait et dont il venait de parler, il ajouta aux pèlerins :

« Ah ! puisse la France voir se multiplier, de plus en plus, les patrons qui ressemblent aux vôtres et notamment à ce bon Père, M. Harmel, qui depuis des années, se fait un bonheur de vous conduire à nos pieds. »

Fort de cette approbation qui consacre toute l'orientation de sa vie sociale et que corroborera bientôt l'Encyclique « **Graves de Communi** », plus explicite encore, il pourra donc demander sans crainte, le lundi de Pâques 1899, aux congressistes de Blois, d'être nettement républicains et démocrates, à la condition d'être franchement chrétiens.

Pour avoir laissé les catholiques divisés sur cette attitude à prendre, les élections de Mai 1928 venaient d'être franchement mauvaises... Et il en sera toujours ainsi, tant qu'on n'aura pas compris que l'opposition au Pape est le premier de nos maux sociaux, et qu'au contraire, le critérium de l'orthodoxie comme la condition du salut religieux et national, c'est la confiance en lui, faite et pleine d'amour filial.

Harmel en débordait, unissant toujours dans son âme de tertiaire les deux passions de François d'Assise : le peuple et le Pape, et il avait, pour les exprimer, des mots originaux et primesautiers : « Celui qui élève un doute et discute les paroles du Pape, doit être évité comme une peste ». Lui, il en vivait, et pour l'entendre de plus près et pour la mieux suivre, il passait chaque année plusieurs semaines à Rome, ne pouvant se défendre d'en subir l'attirance et proclamant qu'il n'éprouvait jamais mieux l'impression du divin, qu'aux pieds du Pape et au contact de son verbe. « Ah ! mes enfants, disait-il, aux siens, mettez en vous l'amour du Saint-Père que je sens en moi comme une flamme, à tel point que je voudrais mourir pour lui. »

Et ce n'étaient pas les gâteries de Léon XIII auprès de qui il avait toutes ses libres entrées qui lui suggéraient ces effusions. C'est de Mgr Saint Pierre, prolongé en chaque Pape qui se succède, qu'il a ainsi la dévotion ; car il n'oppose pas pontife à pontife ; et il renouvel-

lera à Pie X les serments de fidélité et les preuves de bons services qu'il avait faits et données à ses devanciers. Il lui conduira jusqu'au bout la France du travail, soit pour s'unir, lors du 50^e anniversaire de l'Immaculée, à sa volonté de tout restaurer dans le Christ, soit pour protester, en 1905, contre la loi de séparation, soit pour célébrer, en 1914, le 25^e anniversaire du premier pèlerinage des ouvriers.

Comme Léon XIII, Pie X lui apparaît, au milieu de difficultés doctrinales et politiques terribles, l'homme providentiel de notre temps ; et quand sera venue la guerre, dont la douleur l'emporta, et que Benoît XV sera monté sur le trône et que des voix françaises l'accuseront indignement de n'avoir protesté ni contre la violation des traités ni contre l'abus de la force sur le droit, Harmel, toujours debout comme l'homme du Pape, prendra hautement sa défense et écrira à ses enfants : « Mes bien-aimés, ne vous mêlez jamais aux querelles de certains catholiques contre le Souverain Pontife. Benoît XV est au milieu de nous comme l'incarnation vivante du Christ Jésus. Gardons-nous de juger ses actes et ses paroles. J'ai mille raisons personnelles d'aimer, de vénérer Benoît XV et d'attendre de lui de grandes choses. Je suis assuré que Benoît XV fera des merveilles en France et pour la France, si nous voulons être dociles, et si les catholiques français ne s'obstinent pas à opposer leurs petites et étroites idées aux conceptions géniales inspirées par Dieu même à ses vicaires.

III

On ne s'étonnera pas qu'après les manifestations d'un pareil amour envers les ouvriers et envers le Pape, j'en signale, comme leur source et leur foyer, un troisième qui n'est en Léon Harmel, ni moins fécond ni moins ardent. Vous avez nommé **l'amour du Christ** et celui qui le circonscrit, en le précisant, l'amour du Sacré Cœur.

C'est en lui qu'avait son moteur toujours agissant, toujours renouvelant ses forces, cette grande vie sociale. Le Bon Père n'a réalisé des œuvres si merveilleuses pour le peuple et pour l'Eglise, et n'a si magnifiquement été leur homme, que parce qu'il fut, au préalable l'homme de son Seigneur, inspirateur et guide, Jésus. Je n'aurais garde d'omettre cette face principale, et d'un relief si marqué, qui mieux que tout caractérise son originale physionomie.

Homme du Christ, messieurs, quel nom, dites ! et quelle tâche à porter, en même temps quelle divine ressemblance à reproduire ! Harmel, en notre siècle qui périt de ne plus servir, de ne plus aimer et de ne plus connaître le Maître, n'y fut pas inégal.

D'abord il a eu de lui ce qui manque à tant de nous, qui n'avons que des pensées humaines et nous bornons à de profanes moyens, toujours impuissants, un sens surnaturel si particulièrement aiguë qu'il semblait exclusif. Certaines de ses paroles, dit un de ses historiens, et j'allais rectifier : chacune de ses paroles faisaient voir tout en Dieu. Ne savait-il pas qu'en un soir de détresse le fondateur de la tribu des Harmel, décrochant de la muraille un vieux crucifix, avait fait jurer à tous ses enfants sur la sainte image de lui rester fidèle ? Le Christ dès lors en la famille tenait, comme il la tient toujours, la première place et toute la place. Léon au reste était le petit-fils d'une femme dont on disait, après Saint François de Sales, qu'elle avait Jésus-Christ « au cerveau, au cœur, aux yeux, aux mains, en la

langue, aux oreilles et aux pieds ». L'intelligence de Notre-Seigneur était ainsi pour lui d'avance un héritage paternel et maternel.

Il avait à cette école tout de suite compris que pour lui, comme pour les individus et pour les sociétés, le Christ était le seul souverain, digne d'être servi, parce que lui seul pouvait tout racheter et tout transfigurer. Et il osait, dans cette confiance loyale qui résumait tout son Credo, le proposer comme tel un soir de réunion électorale aux acclamations d'une assemblée publique en quête d'un candidat : « Votez pour qui vous voudrez. Mais sachez bien que par dessus tous ceux qui sollicitent vos suffrages, il y a un homme qui les a précédés, qui a aimé les travailleurs plus que tous. Sans lui la servitude plus ou moins déguisée a partout pesé sur les faibles. Lui seul a ramené sur la terre au profit des humbles le flambeau de la liberté éteint depuis des siècles. Mieux que par ses paroles, en se faisant volontairement ouvrier lui-même, il a proclamé devant un monde stupéfait l'éminente dignité du travailleur. Cet homme s'appelait Jésus-Christ. Au lieu de le combattre, c'est à rétablir son règne dans les âmes qu'il faut s'efforcer, afin de préparer dans notre société le règne de la justice, de la fraternité sincère et de la paix. »

L'histoire locale raconte qu'enflammée par cet appel ardent, la foule, se mettant à l'unisson d'Harmel et faisant un inoubliable triomphe au divin incompris qu'il venait de lui révéler, se prit à clamer jusque dans les nues : « Vive Jésus-Christ ». Ce qui faisait dire au Bon Père que ce nom-là était comme un huitième sacrement qui ne manquait jamais d'opérer des prodiges.

Mais pour en arriver là, comme pour faire frémir une autre fois, sous les plis agités d'une bannière du Sacré-Cœur, toute une immense assemblée aux cris répétés de : « C'est là notre drapeau ! » il fallait avoir au fond de soi l'âme vraiment apostolique et conquérante du Christ. C'était le signe d'Harmel. Il avait à cause de cela rêvé tout jeune d'être prêtre. Des circonstances de famille l'avaient ramené par une heureuse destinée à l'usine paternelle ; mais on peut devenir et

rester un apôtre incomparable sous l'habit d'un bourgeois et sous la vareuse d'un artisan. L'essentiel n'est pas le vêtement, mais l'âme qu'on porte. Celle de Léon était tout à Jésus et pour Jésus permettait de dire : « Je ne m'ennuie jamais, car j'ai toujours Jésus avec qui causer. » Elle lui faisait aussi se demander chaque soir, avec une ponctualité familière, comme un bon voyageur de commerce qui établit son bilan, ou mieux comme un esclave passionné de servir : « Qu'ai-je fait aujourd'hui pour mon maître ? »

Mais s'élever à ces hauteurs d'amour, n'est-ce pas être déjà plus qu'un chrétien et même qu'un ordinaire apôtre, un véritable saint ?

Il y a une sublime tendresse dans la sainteté, sans doute, et Harmel, sans être **pieusard**, ce qu'il honnissait, avait avec son Christ, en des oraisons fréquentes, des effusions et des élans de piété d'un abandon exquis. Il épanchait d'autres fois son amour en celui de Jésus avec des naïvetés d'enfant — ses lettres en font foi — qui surprennent chez un homme de réalisations comme lui, que les affaires pressent et que le temps emporte. Pourtant c'est un fait qu'il prenait le loisir de la messe et de la communion quotidiennes et de la visite habituelle au Saint-Sacrement, et que deux nuits sur deux — quel exemple ! — il se tenait volontairement éveillé plus d'une heure, pour adorer le Maître en son tabernacle tout proche et pour rester en un doux tête-à-tête avec lui, ainsi qu'avec sa Mère immaculée que, par un acte authentique, il avait faite sociétaire de son usine.

C'étaient là des marques et des preuves non équivoques d'un attachement qui semblait défier un surcroît. Mais la sainteté n'est pas quelque chose de purement affectif. A vrai dire, n'est-elle pas plutôt et surtout une imitation et une ressemblance ? Léon Harmel du moins n'entend être l'homme et le chevalier du Christ que par la reproduction intégrale de ses vertus. Telle est, pour s'en tenir à celles qui caractérisent entre toutes le Sacré-Cœur et le définissent, la raison d'être de son humilité et de sa douceur, et de son esprit de pénitence

surtout, qui grandit en lui jusqu'à l'esprit d'holocauste et de réparation.

Il est étrange qu'un homme, fils heureux de ses œuvres comme Harmel, entouré de l'admiration des foules, et auréolé partout d'une sorte de gloire, en dépit des contradictions qui sont le lot de tous les semeurs d'idées et de tous les conquérants, et qui furent le sien, — ait eu toute sa vie, non pas l'instinct qui répugne à l'homme, mais la volonté calculée de s'abaisser, de s'effacer et presque de s'anéantir. Le public catholique sait-il que ce Bon Père s'était d'avance offert par vœu — non sans un frémissement de sa nature pétrie d'orgueil, disait-il, — à toute ignominie et à toute confusion, et qu'il avait comme un effroi mystique du plaisir naturel qu'il goûtait pourtant au succès humain.

René de la Tour du Pin a raconté avec quel ton angoissé, en 1874, son saint ami criait à un auditoire lyonnais : « Vos applaudissements me font peur ». C'est bien l'écho public de l'humble voix qui se répétait chaque jour intérieurement, en une sentence déjà familière à son vieux père : « Je ne suis rien, je ne vauds rien, je ne puis rien », sorte d'oraison jaculatoire à laquelle Harmel ajoutait à chaque membre un *alleluia* de reconnaissance, et qu'il continuait ainsi en une litanie de sainte humilité : « Du désir d'être aimé, estimé, approuvé, délivrez-moi, Seigneur. De la crainte d'être blâmé, humilié, méprisé, délivrez-moi, Jésus ». Voilà bien, pris sur le vif, l'homme qui, à chacune de ses retraites, allait jusqu'à l'invraisemblable résolution de ne jamais même s'excuser, et qui résumait tout l'hommage de son libre servage à son maître, en cette habituelle reconnaissance de son néant : « Tout ce que je fais de bien, c'est le Sacré-Cœur qui l'accomplit ». Ainsi comme d'autres, en leur amour-propre, escomptent les joies de la réussite, — pour que plus d'âmes soient sauvées, il appelait, lui, l'insuccès comme une bénédiction féconde, tremblant d'être par de vaines complaisances le larron de la gloire divine.

Mais un verset des litanies du Sacré-Cœur qui l'avait profondément ému à sa première visite à la **Scala Sancta** hantait surtout sa pensée de ressembler davantage encore au Crucifié. C'était au-delà de l'humilité, non pas seulement la douceur évangélique envers les choses et les personnes contrariantes, qu'il poussait à un rare degré de support joyeux ; non pas seulement la patience chrétienne dans les difficultés et les épreuves, dont il aimait particulièrement le nom sacré et dont il se servait comme d'une clef de paradis ; mais la souffrance qu'il estimait le grand travail de la vie, travail accablant parfois, mais qui, pas plus que les autres ne le lassait jamais, car « la fatigue, disait-il, moi, je n'y crois pas » ; la souffrance pleinement reçue et généreusement acceptée, la souffrance recherchée, oui, jusqu'au **saturatum opprobriis**, et dans toute la rigueur du mot.

Il en exprimera un jour à Dieu le désir comme celui d'un privilège, car il regardait la douleur comme le divin signe. Elle avait au préalable dévasté le paradis de la terre que la tendresse d'une femme aimée, se sacrifiant pour qu'il vive, lui avait fait au Val des Bois. Du creuset de la séparation, il sortit transfiguré, et on l'entendit qui disait sous l'étreinte de l'épreuve : « Jésus, du moins au Val des Bois, ne sera plus maintenant aimé que pour lui seul. » Et il va monter ainsi en silence, durant de longues années, un dur et volontaire calvaire. Mortification et pénitence sont alors ses compagnes préférées. Il les embrasse, non pas seulement jusqu'au renoncement aux plaisirs les plus légitimes, et jusqu'à la stricte pratique des trois grands vœux religieux qu'il avait prononcés après son veuvage, mais jusqu'à l'effusion du sang sous les fouets de la discipline qui battaient sa chair, et jusqu'à l'immolation de ses plus chères tendresses, comme lorsqu'il conduisit sa fille bien-aimée chez les Clarisses de Moulins, en lui laissant pour consigne de s'y consumer d'amour et de sacrifices sur la croix du divin époux qui l'avait choisie, comme sur un lit nuptial, en pensant que ceux qui souffrent sont les porte-péchés publics et de fait les rédempteurs du peuple.

Loin d'elle, malgré son cœur brisé, il continuera de trouver que la souffrance est le premier des biens, le gagne-ciel quotidien et le seul qui vaille, et il n'a pas assez de mots pour remercier le bon Dieu de le marquer de son empreinte en le faisant pâtir.

Pour ne point manquer d'expier, même quand la Providence l'épargne, en esprit de pénitence et de réparation avec François d'Assise encore, dont il est le scrupuleux disciple, — dès 1870, il avait fondé, à l'usage des Confrères de Saint Vincent de Paul, une **Association intime** d'amis dont chaque membre s'engageait par un vœu qu'il avait fait le premier, à demander quotidiennement au Seigneur de l'accepter comme victime volontaire et de le conduire à sa suite, selon son bon plaisir divin, par la voie des souffrances et des croix. Il y marcha pour sa part jusqu'au trépas, sans un regard en arrière, dans une ressemblance de plus en plus parfaite avec l'homme de douleurs qu'avait été Jésus, s'abandonnant d'ailleurs âme, corps et biens, comme esclave, au divin Cœur, à la façon du Christ au gibet, et faisant aux âmes du Purgatoire, par l'entremise de Marie Mère des miséricordes, en une sorte de promesse de paradis au bon larron, l'offrande de toutes les œuvres satisfactoires de sa vie et de tous les suffrages qui pourraient lui être appliqués après sa mort.

Pour compléter en Harmel l'homme du Christ qui se dégage de ces détails suggestifs, quel trait fait donc défaut ? Quelquefois il se le demandait. C'est qu'il avait encore des jours de bonheur, et il s'en plaignait à son Jésus : « Que vous ai-je donc fait, Seigneur, qu'aujourd'hui par quelque épreuve vous ne m'ayez pas visité ? » N'y a-t-il pas dans ce **Cupio dissolvi** de Léon Harmel comme une réplique de la ressemblance divine qu'appelait le grand apôtre, et sans laquelle on n'est pas tout à fait l'homme du Christ ! Le Bon Père la réclamait plus expressément d'autres fois, à sa généreuse manière, lorsqu'il disait par exemple dans la douleur qui redoublait : « Mais ne vous gênez donc pas avec nous, ô bien-aimé Jésus. Que notre vie soit rongée de soucis et de chagrins, si vous devez en être glorifié. »

Ces attitudes sublimes et ces mots suprêmes qu'on pourrait multiplier suffissent à le parachever. Ils expriment en outre les moyens décisifs d'exalter vraiment dans le monde le Rédempteur : **mortificatum in carne, assumptum in gloria**. Le comprendre, l'aimer, le prêcher, sans doute, mais l'imiter dans sa passion et le faire revivre en soi tout sanglant : c'est le secret des triomphes surnaturels d'Harmel, après les autres... En en contemplant les prodiges, des malintentionnés demandaient un jour avec ironie : « Combien de communions ont donc coûté à Warmeriville tous ces succès ? » Le sang du Christ assurément, répandu dans les âmes, y a contribué pour sa divine part, mais les souffrances du Bon Père ont payé le reste. A qui les refuse, s'y dérobe ou les méconnaît, n'échoit jamais la gloire d'aucun rachat.

N'aboutissent à rien en effet, pour le règne du Christ, ceux qui, discutant toujours à son sujet sans souffrir, en font la seule victime de leurs controverses et de leurs divisions. Font près de lui mauvais métier aussi ceux qui ne s'occupant que de soi ne savent rien endurer pour sa cause. Impuissants encore tous ceux qui restent à se demander quelque peu naïvement : est-ce que ça me gagne de l'argent, au lieu de se dire : est-ce que ça lui sauve des âmes ? Funestes entrepreneurs de résurrections sociales enfin ceux qui n'ont pas compris qu'en y mettant du moins ses sacrifices personnels et son sang, s'il le faut, une usine ou une maison de commerce peut être chrétienne et prospérer, sans violer les lois de la prudence humaine et en observant toutes les délicatesses de la loi évangélique.

Il appert avec évidence de tout ce que j'ai dit de ses dons de soi, qu'Harmel ne fut point de ces travailleurs stériles, mais homme des ouvriers, homme du Pape et homme du Christ, au plein sens des termes, il s'est dressé dans le monde en l'élévation conquérante et la singulière fécondité que s'était promises le Maître, lorsqu'il serait monté sur la Croix.

Aussi sa grande figure et sa grande vie, sans qu'il soit besoin de les auréoler à cette heure du rappel de leurs réalisations prodigieuses,

apparaissent-elles à l'horizon comme la grande figure sociale et la grande vie sociale de son siècle. Quand l'une s'efface et que l'autre s'éteint, en 1915, aux flots d'azur hospitaliers de la Méditerranée, qui le rapproche providentiellement de Rome où il a tant vécu, elles ont gardé pour nous, dans une splendide vieillesse, une majesté d'aurore, et, malgré les fracas de la guerre, comme une garantie de résurrection.

C'est pour lui du moins une récompense adéquate de ses œuvres et un nouveau baiser du ciel à ceux qui vont recueillir son héritage que ses derniers soirs eucharistiques de Nice, si actifs encore et si pieux, aient eu le soleil divin pour objet et pour couchant. Rien n'est sublime alors comme cette fin sereine d'un homme qui, témoin du Christ jusqu'au terme, veut monter avant de trépasser, en tenue et debout, une suprême garde d'honneur devant le Maître descendu sous un toit et devenu son hôte. En sa divine compagnie, parmi quelques-uns des siens accourus pour contempler l'envol au ciel de son âme, il a conservé l'optimisme persévérant qui fut la force et la gloire de sa carrière, avec l'espoir obstiné de faire lever derrière lui le règne du Christ dans la paix du Christ. Et ses lèvres agonisantes semblent murmurer encore cette consigne qu'il a si bien remplie : « Mais, semez donc le Christ : il en surgira des moissons. »

Laissez-moi à ce sujet, Messieurs et mes frères, m'arrêter, en attendant qu'il expire, à relever cette pensée de joyeux opportunisme qui fut tant la sienne, qui synthétise les raisons de son existence et qui demeure toujours si vraie qu'« être de son temps, comprendre son temps, vivre avec son temps : voilà qui nous a toujours paru l'indispensable moyen de pouvoir travailler à le rendre meilleur. » « Si j'avais eu à choisir une époque pour vivre, répétait souvent le Bon Père, dans un enthousiasme que les derniers instants n'ont point fait défaillir, je n'en aurais pas voulu d'autre que celle-ci. Jamais il n'y en eut d'aussi belle ni qui valut autant d'être vécue. »

On a dit, non sans exactitude, que ce sont de mauvais jours, ceux où les vérités diminuent. Mais ne sommes-nous pas aux temps heureux où les vérités croissent pour nous en lumière et en autorité ? Ecoutez en effet les versets de ce cantique d'Harmel satisfait à son siècle, énumérant les merveilles auxquelles il a lui-même assisté : « Le libéralisme tué par le Syllabus ; la proclamation de l'infaillibilité du Pape ; l'immense développement de la dévotion au Sacré-Cœur ; le retour des églises de France à la liturgie romaine ; le culte de l'Immaculée-Conception rendu populaire par la médaille miraculeuse, puis confirmé par la définition dogmatique de 1854 ; les merveilles de Lourdes sanctionnant la parole du Pape ; Léon XIII faisant acclamer la papauté de toutes les puissances de la terre et reprenant les traditions de l'Eglise pour la protection des humbles ; plus tard avec Pie X la vérité affichant un superbe dédain des opinions humaines ; l'erreur débusquée des postes où elle n'aurait pas dû pénétrer ; Montmartre qui ne désemplit pas plus la nuit que le jour ; les Congrès eucharistiques promenant à travers le monde le triomphe de Jésus-Hostie ; les Unions Catholiques professionnelles, les syndicats indépendants, les groupements de jeunesse catholique et de gymnastes, la protestation permanente contre le respect humain... »

Les joyeuses visions d'Harmel se sont arrêtées là ; mais depuis, le mouvement religieux, en dépit des ostracismes et des persécutions, ne s'est pas ralenti... Nous n'avons pas à le suivre jusqu'à notre Fédération nationale catholique. Mais pour finir et pour bercer le sommeil du robuste et grand industriel chrétien qui part en son éternité, permettez que j'évoque à la façon d'un **Nunc dimittis**, le rêve qu'il faisait un jour avec sa belle jeunesse d'âme : rêve devenu au Val des Bois le témoignage d'un passé inoubliable, la réalité d'un présent magnifique dont rien d'hier n'a disparu en s'accroissant, et l'espoir fécond que demain fera mieux encore pour la cause sociale : « Enfin, proclame-t-il, le balancement majestueux des machines à vapeur, le bruit strident des outils perfectionnés, l'activité des usines vont chanter la gloire de

Dieu qui a créé l'homme et lui a donné l'intelligence et le génie. La fumée qui s'échappe en longues spirales de nos hautes cheminées ne nous apparaîtra plus comme une émanation de quelque soupirail d'enfer. Le chrétien pourra la comparer, non sans une heureuse émotion, aux ondes mobiles qui s'échappent des encensoirs, car elle montera vers le ciel comme un hommage du travail sanctifié. »

Tout ce qui s'ajouterait à cette page ne pourrait que la déflorer. On dirait que le Bon Père se l'est préparée comme un linceul de gloire et d'espérance. Qu'il y repose en paix ; et sachons, nous qui venons de recueillir les hautes leçons de sa vie, qu'elle est moins pour nous un spectacle qu'un idéal. Nos admirations ne suffisent point à son éloge funèbre : pour ses ouvriers, pour le Pape et pour le Christ, ce sont des œuvres et des vertus pareilles aux siennes qu'il nous réclame. Ainsi soit-il.